

# La parole comme problème ontologique. Merleau-Ponty et l'analyse du discours

GIACOMO CLEMENTE<sup>1</sup>

**Sommario:** 1. Orientation sémantique. Pêcheux sur la valeur comme notion explicative de la production du sens. 1.1. Résultat provisoire (I). 2. Merleau-Ponty sur la valeur. 2.1. Résultat provisoire (II). 3. Deux thèses sur la valeur, la puissance et la production. 4. Orientation subjective. Merleau-Ponty et le processus subjectif. 4.1. La littérature comme domaine spécifique de la puissance. 4.2. Pêcheux et la subjectivation. 4.3. Deux thèses sur le sujet du discours et le sujet de l'expression. 5. Orientation ontologique. Le corps comme opérateur ontologique. 5.1. Les évidences qui me font sont les mêmes évidences qui font le monde. 5.2. Deux thèses sur le corps comme opérateur non discursif et sur l'être de la puissance comme dévoilement de l'inconsistance imaginaire. 5.3. En guise de conclusion.

**Abstract:** In this study, I hypothetically trace some vanishing point for the analysis of discourse as it was developed by Michel Pêcheux in the period between the 1960s and 1970s. In order to do that, I refer to the analyses that Maurice Merleau-Ponty devoted to linguistic facts, in particular to literary speech. The use of the *Cours de linguistique générale* by these two authors constitutes the leverage point for developing the analysis of three orientations: the semantic orientation; the subjective orientation; the ontological orientation. In the course of this analysis, we will see how the

---

1 Assegnista di ricerca in Filosofia teoretica presso l'Università degli studi di Milano-Bicocca; nello stesso ateneo è Professore a contratto in Filosofia della mente e teoria degli affetti.

theoretical positions of Pêcheux and Merleau-Ponty, although opposed, can be put in tension. I will measure their relationship through a certain number of theses.

**Keywords:** *potential, production, subjectivation, subjective process, ontology.*

Dans cette étude, je trace hypothétiquement quelques lignes de fuite de l'analyse du discours telle qu'elle a été développée, dans la période entre les années 1960 et 1970, par Michel Pêcheux. Pour ce faire, je me réfère aux analyses que Maurice Merleau-Ponty a consacrées aux faits linguistiques. L'attention préalable portée par l'un et l'autre au *Cours de linguistique générale* de Saussure, et en particulier à la notion de valeur, dessine les contours d'un débat qui, loin d'être inessentiel, permet de mettre en tension les deux positions tout en maintenant leur contraste. En effet, si Pêcheux reste sourd à la puissance de l'expression, Merleau-Ponty ne dit pas grand-chose du «langage parlé». Mon approche est, pour ainsi dire, dialectique. Il s'agit de styliser les positions théoriques de Pêcheux et de Merleau-Ponty en des termes aussi opposés que possible, puis de mesurer, à travers un certain nombre de thèses, la compatibilité de ces positions dans un ordre qui les maintient comme opposés. On pourrait l'exprimer de façon assez concise de la façon suivante: Merleau-Ponty excède Pêcheux.

L'utilisation du *Cours* de Saussure ne représente qu'un point d'appui qui a pour effet le développement de trois orientations liées entre elles: a) la première (1-3), de type sémantique, concerne les modalités productives des contenus des actes d'énonciation; b) la seconde (4-6), topologique, concerne la position du sujet parlant par rapport à ses actes d'énonciation; c) la troisième (7-9), qui surdétermine les deux précédentes orientations, est de type ontologique car elle concerne la relation des contenus sémantiques avec le monde.

## 1. Orientation sémantique. Pêcheux sur la valeur comme notion explicative de la production du sens

Saussure parle de la génération d'un système de valeurs comme d'un système différentiel qui supprime la position préliminaire de toute positivité sémantique ou phonétique et, donc, la pensée même de la langue comme nomenclature. «Un système linguistique est une série de différences de sons combinées avec une série de différences d'idées»<sup>2</sup>, ce qui produit «un système de valeurs». Les contenus sémantiques sont donc donnés dans un régime de différences qui fait qu'ils peuvent être «définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système»<sup>3</sup>.

In *Analyse automatique du discours* [AAD69], Pêcheux se sert de la notion de valeur pour développer le concept fondamental de «processus de production» discursive. Par ce processus, il entend «l'ensemble des mécanismes formels qui produisent un discours de type donné»<sup>4</sup>. L'idée véritablement radicale qui sous-tend la thèse de Pêcheux est la suivante: étant donné un *corpus* de discours (idéologiquement déterminé par les «conditions de production»), l'une des parties qui contribue à soutenir le sens d'un discours spécifique (type Dx1), si elle est placée dans un régime de «synonymie contextuelle», renvoie, c'est-à-dire est «sémantiquement ancrée», à l'une des parties d'un autre discours (type Dx2), tout comme la partie qui soutient le sens de cet autre discours, en plus de renvoyer à celui du premier, renvoie à nouveau à l'une des parties d'un autre discours (Dx3), et ainsi de suite (Dxn). En ce sens, les ancrages sémantiques représentent des traces (qu'il s'agit d'identifier pour l'analyse du discours) d'un processus généralisé de production. Il s'agit de souligner que le phénomène sémantique d'un discours spécifique, loin d'appartenir à l'individualité d'un sujet parlant, renvoie à une distribution de surfaces discursives: le sujet du discours, c'est-à-dire d'une séquence linguistique signifiante, n'existe pas. Le problème du sens, loin d'être résolu au niveau de ce que le sujet est censé dire indépendamment de ce qui est dit (ou de ce qu'il ne dit pas expressément), se

2 F. De Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris 1971 [1916], p. 166.

3 *Ivi*, p. 162.

4 M. Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, Dunod, Paris 1969, p. 12.

situé déjà dans le cadre de ce qui est dit dans ce qu'on appellera la «formation discursive». Ce qui est dit est ce qui est, précisément parce que les sujets supposés disent ce qu'ils disent. La thèse saussurienne sur la différentialité des signifiés est déjà opérante. Dire, en effet, que le contenu sémantique d'un signifiant dans un discours spécifique est donné avec celui d'un autre signifiant dans un autre discours (et ainsi de suite), c'est dire que la signification individuelle est subordonnée à une concaténation d'effets métaphoriques, ou d'ancrages sémantiques, ou de substitutions synonymiques. En bref, à un système de valeurs. «Nous faisons, quant à nous, que les synonymies contextuelles sont la règle [...] si l'on se réfère à la théorie saussurienne de la valeur»<sup>5</sup>.

Avec l'introduction de la notion de «formation idéologique», *via* Althusser<sup>6</sup>, Pêcheux, déjà dans *La sémantique et la coupure saussurienne*, complique encore le schéma de l'AAD69. C'est une complication qui concerne la notion fondamentale de «formation discursive». Pêcheux écrit que les formations idéologiques «comportent nécessairement, comme une de leurs composantes, une ou plusieurs *formations discursives* interreliées, qui déterminent *ce qui peut et doit être dit* [...] à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée»<sup>7</sup>. Une formation sociale sous-tendue par un mode de production spécifique est donc déterminée par des rapports idéologiques de classe représentés par de multiples formations idéologiques impliquant, prises individuellement, une ou plusieurs formations discursives interreliées. «Ce qui peut et doit être dit» relève, une fois de plus, la même suppression de l'autonomie du sujet parlant qu'on a vue dans le premier point (selon un geste théorique qui vise à expliciter la découverte saussurienne de la valeur par une critique de la «parole» comme son résidu idéologique). En ce sens, tout ce qui a été dit sur la production sémantique de AAD69 s'applique, ici, non pas à une, mais à une multiplicité de formations discursives. Ainsi, pour chaque

5 *Ivi*, p. 31.

6 Sur le rapport théorique entre Pêcheux et Althusser, voir l'analyse détaillée de S. Pippa, *Il soggetto surinterpellato. Ideologia, conflitto e resistenza in Althusser e Pêcheux*, Mimesis Edizioni, Milano-Udine 2022.

7 M. Pêcheux, C. Haroche, P. Henry, *La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours*, «Langages», 6, 24, 1971, (93-106), p. 102.

formation discursive est donné un processus de production sémantique de type différentiel dont la spécificité est déterminée par celle d'une formation idéologique (dans laquelle cette formation discursive est contenue).

Cette réflexion sur les formations discursives représente une acquisition théorique qui semble également opérante dans *Les Vérités de La Palice*. Dans *Mises au point et perspectives*, il est dit, par exemple, que «la production du sens est strictement indissociable de la relation de paraphrase entre séquences telles que la famille paraphrastique de ces séquences constitue ce qu'on pourrait appeler la matrice du sens»<sup>8</sup>. Donc les mêmes signifiants, précisément parce qu'ils sont placés dans un système différentiel, changent de sens lorsqu'ils sont placés dans un autre système d'ancrage, c'est-à-dire dans une autre famille paraphrastique – bref dans une autre formation discursive («nous supposons [...] que c'est dans cette relation que sens et identité de sens peuvent se définir»<sup>9</sup>). Il s'agit de ce que Pêcheux appellera dans *Les Vérités de La Palice* l'«intradiscours» d'une formation discursive qui, placée avec d'autres formations dans une structure complexe à dominante<sup>10</sup>, configure un «interdiscours». Le terme intradiscours désigne «le fonctionnement du discours par rapport à lui-même»<sup>11</sup>. L'intradiscours articule des mots, des expressions, des propositions «avec d'autres mots, expressions ou propositions de la même formation discursive»<sup>12</sup>. Il s'agit d'une articulation qui produit des significations à partir de rapports signifiants dans une formation discursive déterminée. Autrement dit, le processus de production discursive serait un processus intradiscursif (conditionné par les relations interdiscursives d'autres formations). Dans ce cas aussi, les signifiants que j'utilise sont les signifiants dont je dispose à l'intérieur de la formation discursive où je suis placé. Conditionné à son tour par ses

---

8 M. Pêcheux, C. Fuchs, *Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours*, «Langages», 9, 37, 1975, (7-80), p. 13.

9 *Ibidem*.

10 Le syntagme «structure complexe à dominante», dans *Sur la dialectique matérialiste*, est une notion althussérienne bien connue (L. Althusser, *Pour Marx*, Librairie François Maspero, Paris 1965). Une formation discursive, précisément en tant qu'élément de l'ensemble des formations, renvoie aux conditionnements «externes» d'autres formations.

11 M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, François Maspero, Paris 1975, p. 151.

12 *Ivi*, p. 145.

relations interdiscursives, «mon» dire dit le déjà dit de la formation dans laquelle il se produit et donc le reproduit. Tout acte de parole est subordonné aux relations paraphrastiques de la formation dans laquelle cet acte est produit et qu'il contribue à reproduire dans sa même énonciation.

### 1.1. *Résultat provisoire (I)*

Il s'agit pour Pêcheux – c'est le présupposé fondamental qui traverse toute son analyse – de formuler une sémantique (discursive) qui se débarrasse du sujet parlant, et ce, précisément en vertu de la notion de valeur. Il s'agit d'une opération violente et originale de révision du *Cours de linguistique générale*. Il faut enlever aux faits linguistiques la prééminence, selon Pêcheux entièrement idéologique, de la parole comme acte locutoire libre. Considérons ce qui est dit dans *La sémantique*: ce sont les formations discursives qui déterminent ce qui peut et doit être dit pour un sujet parlant. C'est là tout le mérite de la découverte saussurienne: «la subordination de la signification à la valeur pour tout ce qui concerne “le fait linguistique dans son essence et son ampleur” a précisément pour effet de couper court à tout retour au sujet»<sup>13</sup>. Cette découverte, cependant, par le fait même de poser une opposition, nécessite, précisément, d'être révisée: «même s'il [Saussure] ne l'a pas explicitement voulu, c'est un fait que cette opposition [entre langue et parole] autorise la réapparition triomphale du sujet parlant comme *subjectivité en acte*, unité active d'intentions qui se réalisent par les moyens mis à sa disposition»<sup>14</sup>. En d'autres termes, le contenu de ce qui est dit, loin d'être quelque chose de partagé et de préalablement donné, échappe aux sujets eux-mêmes en situation, dans la mesure où il est donné dans une distribution (idéologiquement conjoncturelle). La lecture de Pêcheux est une lecture radicalement anti-humaniste de Saussure par Saussure. Pris pour lui-même, le sujet parlant ne sait jamais ce qu'il dit réellement, et pour l'analyse du discours, on ne sait ce qu'il dit que lorsque d'autres (supposés) sujets parlants disent ce qu'ils disent (et ont à dire).

13 M. Pêcheux, C. Haroche, P. Henry, o.c., p. 96.

14 M. Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, cit., p. 10.

## 2. Merleau-Ponty sur la valeur

Merleau-Ponty pense un acte linguistique authentique comme situé dans l'ordre de la puissance expressive, ce qui conduit nécessairement à articuler la notion de valeur ou de différence linguistique comme une différence elle-même différenciée. En effet, c'est précisément à travers la suppression saussurienne du langage comme nomenclature que le sujet parlant représente pour Merleau-Ponty l'opérateur à la tête d'un type spécifique de significations – c'est-à-dire des significations qui sont constitutivement en état d'excès par rapport aux productions sémantiques des formations discursives.

Voici donc les principales références saussuriennes de Merleau-Ponty.

La première se trouve dans *La conscience et l'acquisition du langage*, titre d'un cours donné à la Sorbonne entre novembre et décembre '49. Le contexte est celui de la critique de l'interprétation intellectualiste des faits d'assimilation du premier mot par l'enfant. Selon cette interprétation, le mot acquis «procure à l'enfant la révélation que chaque chose a un nom, et la volonté d'apprendre ces noms. L'apparition du premier mot explicite brusquement le *rapport de signe à signifié*»<sup>15</sup>. Ainsi, l'acquisition du mot ne ferait que réaliser la relation entre un signe appris et un sens à l'état latent (c'est-à-dire un signifié non encore signifié). Le scénario, que nous examinerons de plus près par la suite, est tout autre. Pour le moment, il suffit de dire que la pensée de l'enfant, loin d'être quelque chose de présupposé est, au contraire, l'effet d'une complexe procédure imitative des actes de parole circulants dans son entourage («le langage en tant que phénomène d'expression est constitutif de la conscience»<sup>16</sup>). A partir de la célèbre image saussurienne du plan indéfini des idées confondues et de celui des sons, Merleau-Ponty écrit que «la fonction de la langue est de faire apparaître la pensée articulée au contact de ces deux chaos, et non de servir de moyen matériel pour l'expression de la pensée».<sup>17</sup> Mais dire qu'il n'y a pas de pensée comme donnée en soi à réaliser, c'est placer la pensée dans l'ordre des possibilités

---

15 M. Merleau-Ponty, *La conscience et l'acquisition du langage*, in *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*, Éditions Verdier, Lagrasse 2001, p. 19.

16 *Ivi*, p. 46.

17 *Ivi*, p. 84.

de ses multiples mises en œuvre (toute pensée pensante, loin d'être l'origine, est le produit d'actes expressifs subjectifs imités). Mais si ce qui rend cela possible est un processus d'appréhension, alors le langage lui-même doit être pensé comme un système différentiel (la suppression de la pensée de la nomenclature dans les faits de l'assimilation renvoie à la même suppression dans les faits de la langue): «c'est la valeur d'un mot qui fait son identité, comme une pièce d'un jeu d'échec se définit non par sa matière, mais par certaines possibilités de défensive et d'offensive»<sup>18</sup>.

La seconde référence est contenue dans *Le problème de la parole*, titre d'un cours donné par Merleau-Ponty au Collège de France entre décembre '53 et avril '54. Le contexte est celui de la critique du langage naïf (dont la métaphysique se sert) et du logicisme. La critique s'attaque aux présupposés ontologiques de ces deux usages du langage. Quant au premier usage, Merleau-Ponty se réfère à l'article de Jean Fourquet intitulé *La notion de verbe*, paru en 1950, dans lequel il développe l'idée que les formes grammaticales des langues indo-européennes stimulent la manière de concevoir l'usage des verbes et, en particulier, du verbe «être». Si, comme le dit Merleau-Ponty, «notre “sentiment linguistique” indo-européen = évidence du *verbe* comme essentiel à tout la phrase»<sup>19</sup>, alors cette essentialité du verbe et, spécifiquement, du verbe «être», stimulerait le sentiment de l'adhérence d'un signe linguistique avec la chose elle-même (c'est-à-dire le sentiment linguistique que le verbe «être» fait un avec l'être comme tel). Le logicisme souffre d'un problème analogue. L'idée d'une syntaxe pure à valeur universelle «distincte des syntaxes particulières»<sup>20</sup> est ici également supposée: «la (prétendue) clarté logique ne tire sa lumière que d'une situation de fait: le fait que ces logiciens parlent langues indo-européens»<sup>21</sup>. L'opposition même de la logique aux syntaxes particulières, en ce sens, aboutirait à la transsubstantiation imaginaire de la syntaxe indo-européenne en syntaxe universelle. Le geste de Merleau-Ponty consiste donc à comparer les langues

18 *Ivi*, p. 83.

19 M. Merleau-Ponty, *Le problème de la parole. Cours au Collège de France. Notes, 1953-1954*, Métis Presses, Genève 2020, p. 45.

20 *Ivi*, p. 50.

21 *Ivi*, p. 51.

indo-européennes et non-indo-européennes et, par conséquent, à montrer la contingence factuelle de chaque forme grammaticale. Un geste qui, loin de conduire à un simple relativisme ou à un scepticisme historiciste, lui permet d'identifier dans l'acte de parole la racine par laquelle les langues, tout en étant empêchées d'une saisie exclusive de l'être, partageraient une saisie ontologique spécifique («elles sont toutes vraies en un sens parce que chaque langue puise à la source»<sup>22</sup>). En d'autres termes, le sens ontologique du langage ne se situe pas du côté de la langue en tant qu'adhésion à l'être, mais du côté de la parole qui, précisément comme puissance productive, est l'actualisation toujours ouverte d'un système linguistique différentiel. Si la langue, en tant que nomenclature, est supprimée («le signe a valeur qui ne se confond pas avec signification d'abord: sans quoi les langues ne seraient que nomenclature»<sup>23</sup>), alors c'est l'acte même de parole qui fait de la langue «un horizon ouvert de relations à construire»<sup>24</sup>. Car la parole elle-même réalise la langue dans chaque acte d'expression: «en prenant pour sujet la parole, nous indiquons [...] volonté de prendre la langue telle qu'elle est impliquée dans l'opération vivante de parler»<sup>25</sup>.

La troisième référence est contenue dans le texte inachevé *La prose du monde*. Le contexte est celui de la critique du langage comme algorithme (ou d'une grammaire universelle comme celle de la quatrième recherche logique de Husserl), entendu comme une grille qui «attache à des signes choisis des significations définies à dessein et sans bavures. Il fixe un certain nombre de rapports transparents»<sup>26</sup>. Ici encore, la signification n'est pas donnée de manière préliminaire, mais est le produit d'un acte de parole. C'est la parole qui signifie à chaque fois par son actuation – actuation qui, par conséquent, est aussi la réalisation de la langue en tant que système différentiel: «il faut qu'il y ait une étude qui se place au-dessous du langage constitué et qui considère les modulations de la parole, la chaîne verbale comme expressives par elles-mêmes, et mette en évidence, en deçà de toute nomenclature établie, la "valeur

---

22 *Ivi*, p. 49.

23 *Ivi*, p. 66.

24 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Éditions Gallimard, Paris 1969, p. 175.

25 M. Merleau-Ponty, *Le problème de la parole*, cit., p. 74.

26 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 9.

linguistique” immanente aux actes de parole»<sup>27</sup>. En d’autres termes, le langage n’existe pas autrement que dans la singularité des actes expressifs. Supprimé le langage comme algorithme, ils présupposent une langue dépouillée de toute positivité prédéterminée (sous peine de l’impossibilité même de l’expression).

### 2.1. Résultat provisoire (II)

Le geste de Merleau-Ponty – le présupposé fondamental qui traverse toute son analyse linguistique – consiste à formuler une sémantique (expressive) qui se passe de la notion de langue, si l’on entend par là une notion placée dans un régime d’autonomie ou d’antériorité, relative ou absolue, par rapport à la parole: «la langue, comme organisme, système pourvue d’un intérieur, n’a de sens que pour des sujets qui parlent et la réaniment»<sup>28</sup>. Ou, comme il l’écrit dans *La phénoménologie du langage*: «il ne suffit pas de traiter objectivement les langues qui sont données, il faut faire état du sujet parlant, il faut ajouter à la linguistique de la langue la linguistique de la parole»<sup>29</sup>. Que, dans le rapport entre langue et parole, cette dernière occupe la position dominante, est le point commun des trois références: dans la première référence, la parole est une véritable puissance subjectivante (la conscience de l’enfant naît avec l’imitation des actes expressifs qui l’entourent); dans les autres, elle est une activité expressive qui, coupant court à l’idée d’algorithme (autre nom de la nomenclature), ne peut que présupposer la langue comme système différentiel qui se réalise dans les mêmes actes expressifs. C’est précisément la différence du système linguistique qui permet à la parole d’être authentiquement expressive (la finitude des relations entre signes et significations impliquerait en effet la finitude des variations des actes subjectifs); mais c’est seulement la parole, en tant que puissance, qui réalise la langue comme système différentiel (la langue, bien qu’elle soit le fond, est en même temps un effet de la parole): «ce qu’on appelle la langue est toujours porté déjà par la pluralité des sujet qui veulent

27 *Ivi*, pp. 44-45.

28 M. Merleau-Ponty, *Le problème de la parole*, cit., p. 60.

29 M. Merleau-Ponty, *La phénoménologie du langage*, in *Parcours deux 1951-1961*. Éditions Verdier, Lagrasse 2000, p. 112.

communiquer, qui existent l'un pour l'autre comme sujets parlants»<sup>30</sup>. Le cadre théorique sous-entendu à ce type d'analyse est, de toute évidence, celui du corps-geste en tant que mode perceptif préhumain (essentiellement visuel-moteur) d'ouverture-formation du monde. La valeur linguistique est inséparablement liée à un point ontologique; l'expressivité constitutivement ouverte de la parole subjective reflète les configurations perceptives d'un monde qui échappe à la définition d'un objet mort (ou d'un être qui n'est pas une donnée positive parce qu'il est aussi diacritique que la langue qui le dit). Ici, l'on voit l'enthousiasme que Merleau-Ponty tire de la peinture et du romans.

### 3. Deux thèses sur la valeur, la puissance et la production

Ces résultats provisoires rendent explicite l'opposition radicale des positions de Pêcheux et de Merleau-Ponty. D'une part, la notion de valeur situe la matrice du sens dans le contexte des relations de substitution, de paraphrase, de synonymie, entretenues par les signifiants circulant dans une formation discursive donnée. D'autre part, la même notion indique la priorité absolue du sujet parlant sur une langue qui, précisément parce qu'elle est conçue comme un système différentiel, se réalise et disparaît dans les mêmes actes expressifs. En mettant en tension ces deux modes de compréhension de la notion de valeur, on parvient à cette première thèse:

*Thèse 1:* à l'intérieur de la notion de valeur il faut diviser entre la valeur comme production (d'un contenu sémantique conditionné interdiscursivement) et la valeur comme puissance (expressive du sujet parlant).

La distinction posée par Merleau-Ponty entre «langage parlant» et «langage parlé» constitue un point essentiel pour la formulation d'une seconde thèse. Merleau-Ponty écrit «qu'il y a deux langages: le langage après coup, celui qui est acquis, et qui disparaît devant le sens dont il est devenu porteur, – et celui

---

30 M. Merleau-Ponty, *Le problème de la parole*, cit., p. 79.

qui se fait dans le moment de l'expression, qui va justement me faire glisser des signes au sens, – le langage parlé et le langage parlant»<sup>31</sup>. Le langage parlé ne correspond pas à la langue au sens saussurien du terme. Tant le langage parlé que le langage parlant indiquent plutôt un mode existentiel qui se situe dans l'ordre de l'action (ou de l'inaction, dans le deuxième cas). Dans le langage parlé, nous faisons l'expérience d'une «parole toute faite, qui ne réveille plus en nous que des significations languissantes»<sup>32</sup>. Il s'agit d'un degré nul de subjectivité locutoire. Dans le langage parlant, on fait l'expérience d'une constitution sémantique qui représente l'inverse même de l'insignifiance. Formé sur le terrain de la sédimentation du langage parlé, le langage parlant se trouve en excès par rapport à ce dernier: «c'est un sens latéral ou oblique qui résulte du commerce des mots eux-mêmes (ou des significations disponibles)»<sup>33</sup>. En bref, le fait que l'on puisse parler sur sa parole nous amène à dire que:

*Thèse 2*: le domaine du langage parlé est celui de la production, le domaine du langage parlant est celui de la puissance. Entre la production et la puissance, il existe un rapport dialectique particulier selon lequel le langage parlant, se constituant dans le langage parlé, dépasse, précisément comme puissance, ses significations. La puissance naît à l'intérieur de la production et, en même temps, précisément comme puissance, la parasite de l'extérieur. Cela se manifeste par l'expérience du romancier et de son lecteur: «quand il a reçu la langue qu'il écrira, tout reste encore à faire, il lui faut refaire sa langue à l'intérieur de cette langue»<sup>34</sup>.

#### 4. Orientation subjective. Merleau-Ponty et le processus subjectif

La partition interne à la valeur entre production et puissance évoque la question de comprendre quel est le rapport du sujet au langage. Merleau-Ponty a consacré à cette question *La conscience et l'acquisition du langage*. Ici il analyse le

31 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 17.

32 *Ivi*, p. 140.

33 *Ivi*, p. 65.

34 *Ivi*, p. 155.

problème de la naissance, c'est-à-dire le problème du début symbolique après le début purement biologique, autrement dit, de la fondation du «deux» (du sujet et de l'autre) comme position terminale d'un état préliminaire d'identification.

La distinction, en effet, provient d'un régime d'indifférence: «le moi et autrui sont des entités que l'enfant ne dissocie que tardivement; il débute par une identification totale avec autrui»<sup>35</sup>. La psychogenèse de la conscience individuelle présuppose un ordre d'indistinction. La scène est celle d'un syncrétisme dont la figure réside dans le rejet absolu de l'ipséité. Comme il est dit dans *Les relations avec autrui chez l'enfant*, l'enfant se situe dans un état pré-communicatif «de collectivité anonyme, sans différenciation, sorte d'existence à plusieurs»<sup>36</sup>. Configuration pré-subjective d'hybridations volitives-intentionnelles placées en deçà de l'individuation, la pré-communication fait du corps de l'autre une figuration du corps propre et du corps propre une figuration de celui de l'autre, car «le corps d'autrui n'est pas encore objet, le soi n'est pas encore sujet pensant»<sup>37</sup>.

Ainsi, la nécessité d'un processus de différenciation est posée: «c'est l'imitation qui l'aidera à sortir de cette indistinction et rendra possible la formation d'un moi représenté»<sup>38</sup>. Merleau-Ponty fait référence à *L'Imitation chez l'enfant* de Paul Guillaume. Ce dernier, renversant radicalement la conception classique de l'imitation, montre que ce que l'enfant imite n'est pas l'action, mais son résultat: «l'imitation est fondée sur une communauté de buts, d'objets»<sup>39</sup>. Par conséquent, l'imitation objectale de manger une pomme rendrait automatique l'adhésion de mes schémas corporels aux gestes de l'autre. L'imitation d'un geste est l'effet secondaire résultant de l'imitation du but du geste imité. Précisément ce procédé s'applique également au geste linguistique: «l'imitation vocale est un cas particulier de l'imitation en général [...]. L'imitation, ici aussi, signifie

---

35 M. Merleau-Ponty, *La conscience et l'acquisition du langage*, cit., p. 35.

36 M. Merleau-Ponty, *Les relations avec autrui chez l'enfant*, in *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*, Éditions Verdier, Paris 2001, p. 312.

37 M. Merleau-Ponty, *Le problème de la parole*, cit., p. 107.

38 M. Merleau-Ponty, *La conscience et l'acquisition du langage*, cit., p. 35.

39 *Ivi*, p. 33.

se porter par ses propres moyens vers le but (la parole entendue)»<sup>40</sup>. Notez le syntagme «imitation vocale». Si, comme on l'a vu, l'acquisition d'un mot ne concerne pas la réalisation de la relation entre le signe appris et un sens à l'état latent (comme le voudrait la lecture intellectualiste), cela signifie que l'enfant qui imite ne sait pas ce qu'il imite et que la compréhension de ce qu'il imite, c'est-à-dire la saisie du système phonématique qui l'entoure, la transition même entre la répétition épuisée et la saisie d'un sens unitaire, est le produit d'un travail de décryptage des signifiants imités (par la fréquence de certains signes, leur agencement, les situations d'émission, l'intuition...): «l'acquisition ne ressemble plus au déchiffrement d'un texte dont on possédait par devers soi le code et la clé, mais plutôt à un "décryptement" (le déchiffrer sans connaître la clé du code)»<sup>41</sup>.

Si l'on ajoute à cela une thèse empruntée au Scheler de la *Nature et les formes de la sympathie*, à savoir que l'expression linguistique est la manifestation même de la conscience («il n'y a pas de conscience derrière les manifestations, celles-ci sont inhérentes à la conscience, elles sont la conscience»<sup>42</sup>), on est alors en mesure de comprendre comment la procédure imitative, représentant l'opération transcendante d'acquisition de la parole – qui est expressive et donc révélatrice de la conscience – implique, lorsqu'elle est réussie, la position même du sujet imitateur comme une conscience différenciée de celle du sujet imité. En d'autres termes, on devient un sujet quand on entre dans le monde des significations d'autrui et qu'on le fait sien; on devient un sujet dans le processus d'acquisition linguistique dans la mesure où son expressivité manifeste déjà une conscience divisée. Le sujet est constitué dans le langage et tout ce qui s'y rapporte, comme la pensée, est un effet d'une procédure d'appréhension sémantique («la pensée ne se réalise vraiment que lorsqu'elle a trouvé son expression verbale»<sup>43</sup>). Autrement dit, le passage de la chose à l'être parlant se situe dans l'écart entre la période de fluctuation des sons insignifiants à ceux, identiques, qui sont significatifs – c'est-à-dire expressifs, c'est-à-dire subjectivés.

Merleau-Ponty dit que dans un tel processus, on fait l'expérience de la

40 *Ivi*, p. 34.

41 *Ivi*, p. 46.

42 *Ivi*, p. 43.

43 *Ivi*, p. 65.

puissance comme «parole vivante » ou comme «signification ouverte»<sup>44</sup>. Ce n'est pas un hasard s'il fait référence à la notion de valeur: «il ne s'agit pas là d'un phénomène de l'ordre de la pensée pure, ou de l'entendement. C'est sa valeur d'emploi qui définit le langage: l'usage instrumental précède la signification proprement dite»<sup>45</sup>. Cette indication est fondamentale. Qui fait l'expérience de la puissance ? C'est l'enfant en tant que sujet absent parce qu'il est en train de se constituer. Puisque l'enfant provient d'un ordre pré-communicatif, les significations qu'il apprend sont – pour lui – des significations véritablement expressives. En d'autres termes, l'expressivité du mot appris consiste, à l'intérieur du domaine des faits d'acquisition du langage, dans la procédure d'apprentissage elle-même. C'est-à-dire que, pour un sujet absent (à savoir non encore constitué), le mot est nécessairement situé dans l'ordre de la puissance précisément parce que c'est un sujet en train de se constituer.

#### 4.1. *La littérature comme domaine spécifique de la puissance*

Le rapport de Merleau-Ponty à la littérature est, en ce sens, révélateur. Il faut prendre au sérieux que, dans toute analyse linguistique, il finit par enquêter sur la parole littéraire au point de consacrer à Proust un cours entier intitulé *Recherches sur l'usage littéraire du langage*<sup>46</sup>. Selon Merleau-Ponty, ce n'est pas la littérature un cas, même privilégié, de parole vivante donnée en situation, mais, tout au contraire, c'est cette dernière (comme celle vécue par l'enfant) qui est une copie de ce que la littérature fait: «le romancier tient à son lecteur [...] un langage d'initiés: initiés au monde, à l'univers de possibles que sont un corps humain, une vie humaine»<sup>47</sup>), parce que les «mots ont subi entre ses mains une torsion secrète»<sup>48</sup>. Le lecteur est initié au monde de l'écrivain («la voix de

---

44 *Ivi*, p. 47.

45 *Ibidem*.

46 M. Merleau-Ponty, *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France. Notes, 1953*, Métis Presses, Genève 2013. Voir M. Carbone, *Una deformazione senza precedenti: Marcel Proust e le idee sensibili*, Quodlibet, Macerata 2004.

47 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 125.

48 *Ivi*, p. 19.

l'auteur finit par induire en moi sa pensée»<sup>49</sup>), tout comme, dérivativement, l'enfant qui commence à parler après l'état de babillage narcissique. La touche de la parole, comme celle du graveur, est une touche constitutive. On pourrait aussi dire que si l'expérience littéraire n'était pas là pour éclairer les enjeux du processus subjectif, Merleau-Ponty, avec le seul exemple de l'acquisition du premier mot, serait consumé par sa propre limite théorique, à savoir celle de ne pas comprendre, comme l'enseigne Pêcheux, que la parole d'autrui est déjà prise par la parole de l'Autre. Il faut donc maintenir cette fissure ouverte et voir sous le bon angle, autant le processus constitutif d'un sujet, tel que le pense Merleau-Ponty, que le fait que la puissance de la parole, précisément en tant que puissance, tombe, pour ainsi dire, toujours à vide (celui d'un sujet manquant qui se fera ensuite). La littérature est le domaine du processus subjectif, elle a – comme le dit Merleau-Ponty – «le pouvoir de se laisser [le lecteur] défaire et refaire»<sup>50</sup>, parce que son langage, pour le lecteur que je suis, me met «en présence d'un autre moi-même»<sup>51</sup>. Défaire et refaire... Bien que le sujet blessé par la parole littéraire partage le moment de l'initiation à un monde avec la situation de la compréhension du premier mot, il est défait et refait parce que, comme l'enseigne Pêcheux, est un sujet déjà signifié, c'est-à-dire déjà interpellé.

#### 4.2. Pêcheux et la subjectivation

«Nous dirons que les individus sont “interpellés” en sujets-parlants (en sujets de *leur* discours) par les formations discursives qui représentent “dans le langage” les formations idéologiques qui leur correspondent»<sup>52</sup>. Dans ce passage résonne la célèbre thèse d'Althusser: «*toute idéologie interpelle les individus concrets en sujets concrets*, par le fonctionnement de la catégorie de sujet»<sup>53</sup>. Que la formation discursive soit celle qui m'interpelle comme sujet parlant signifie donc: je ne peux qu'être interpellé hors du discours – je parle donc je suis et je suis

49 *Ibidem*.

50 *Ivi*, p. 30.

51 *Ivi*, p. 29.

52 M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, cit., p. 145.

53 L. Althusser, *Sur la reproduction*, Presses Universitaires de France, Paris 2011, p. 297.

le sujet que je suis parce que je suis un sujet parlant. Le parler en tant que parler signifiant constitue un sujet, et en dehors de ce sujet signifiant il n'y a pas de sujet (idéologique) en général. «Tout notre travail prend ici sa détermination, par laquelle la question de la constitution du sens se joint à celle de la constitution du sujet, et cela non pas latéralement [...] mais à l'intérieur de la "thèse centrale" elle-même, dans la figure de l'interpellation»<sup>54</sup>. L'interpellation se déroule donc selon un double mouvement. Du côté de la constitution du sens, être placé dans une formation discursive fait en sorte que les significations de «mon» énoncé sont produites dans cette formation déterminée: comme on l'a vu à propos de la notion de valeur, «les mots, expressions, propositions, etc., reçoivent leur sens de la formation discursive dans laquelle ils sont produits». C'est-à-dire que la formation discursive à laquelle je suis subordonné est la formation qui organise et réticule la qualification du contenu linguistique véhiculé par «mes» actes d'énonciation. Il s'agit de la question pécheutienne de la matérialité du sens par rapport à sa littéralité imaginaire: «tous les individus *reçoivent comme évident* le sens de ce qu'ils entendent et disent, lisent et écrivent»<sup>55</sup>. Du côté de ma constitution en tant que sujet interpellé, ce sont précisément ces significations spécifiques – c'est-à-dire différenciellement ancrées à la formation qui me subordonne – à me signifier en tant que le sujet que je suis (en signifiant mes croyances, mes représentations, etc.). Le système de significations auquel je suis subordonné dans «mes» actes d'énonciation est le système de significations qui me représente en tant que sujet interpellé. Ainsi – en vertu d'un geste théorique qui «lacanise» Althusser et «althussérise» Lacan<sup>56</sup> – il faut parler d'un «*procès du signifiant, dans l'interpellation-identification*»<sup>57</sup> parce que la procédure de mon identification en tant que sujet interpellé a lieu sur la même base du réseau discursif de significations qui me subordonne en tant que

---

54 M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, cit., p. 137.

55 *Ivi*, p. 142.

56 Dominique Maingueneau écrit que «l'analyse du discours s'ancrait essentiellement dans la linguistique structurale et dans la psychanalyse: le courant lacano-althussérien était alors à son zénith. Pêcheux apparaissait comme une sorte de psychanalyste du discours», D. Maingueneau 2012. *Que cherchent les analystes du discours?*, «Argumentation et Analyse du Discours» 9, 2012, (88-104), p. 90.

57 M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, cit., p. 141.

sujet parlant: «*le sujet est “pris” dans ce réseau – “noms communs” et “noms propres”, effets de “shifting”, constructions syntaxiques, etc. – de sorte qu’il en résulte comme “cause de soi”, au sens spinoziste de l’expression*»<sup>58</sup>. C’est une opération paradoxale qui, plus loin, en matière d’ontologie, nous amènera à distinguer le «plan imaginaire» (celui dans lequel je me représente comme un sujet déjà donné) et le «plan réel» (le plan discursif qui produit le premier par l’interpellation): «l’interpellation a pour ainsi dire un effet rétroactif qui fait que tout individu est “toujours-déjà sujet”»<sup>59</sup>.

#### 4.3. Deux thèses sur le sujet du discours et le sujet de l’expression

Bien que les deux positions partagent la thèse selon laquelle le sujet surgit dans l’ordre des effets, il est nécessaire de maintenir leur distinction: d’une part il y a une procédure constitutive d’un sujet absent parce qu’en voie de constitution, et d’autre part il y a un sujet interpellé parce qu’il est toujours signifié par le réseau discursif qui le subordonne. Comme pour la notion de valeur, il faut donc diviser la notion de sujet.

*Thèse 3*: la notion de sujet est une notion divisée. J’appelle le sujet interpellé de la production (discursive) «subjectivation»; j’appelle le sujet de la puissance (spécifiquement littéraire) «processus subjectif». Si, comme on l’a vu dans la thèse 2, il existe entre la puissance et la production une relation dialectique selon laquelle la première est produit dans la seconde (elle en représente l’excès: «ce que nous avons à dire n’est que l’excès de ce que nous vivons sur ce qui a déjà été dit»<sup>60</sup>), il s’ensuit que le processus subjectif opère sur la subjectivation.

Il est donc nécessaire de préciser ce type d’opération. Le sujet de la «subjectivation» est le sujet signifié par le réseau de signifiants qu’il trouve à sa disposition; le sujet du «processus subjectif» est une effectuation de

58 *Ibidem*. Sur le spinozisme de Pêcheux, voir W. Montag, *Discourse and Decree: Spinoza, Althusser and Pêcheux*, «Cahiers du GRM», 7, 2015, pp. 1- 21.

59 *Ivi*, p. 139.

60 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 158.

significations qui n'existent pas dans l'ordre des formations discursives parce que la puissance est en excès par rapport à la production. Il en découle que:

*Thèse 4:* le sujet interpellé est annulé, c'est-à-dire défait par les significations de la puissance. La puissance signifiante est par essence une puissance dé-subjectivante (le sujet de la «subjectivation») et aussi une puissance re-subjectivante (le sujet du «processus subjectif»). S'il est vrai que la puissance est le domaine du langage parlant (thèse 2), elle dé-subjectivise le sujet interpellé (par le langage parlé) pour le re-subjectiver selon des significations qui n'existent pas dans le plan de la production. C'est ce qui fait que le «procès subjectif» soit un procès: la puissance signifiante a, dans l'acte même de son intervention, la double implication d'annulation (du sujet interpellé) et de reconfiguration (d'un nouveau sujet: c'est le pouvoir de «défaire et refaire»). C'est pourquoi le sujet du «procès subjectif» est absent: il est absent du domaine de la production parce que les significations (spécifiquement littéraires) de sa reconfiguration n'existent pas dans le plan productif des formations discursives. Absent du plan de production du langage parlé, le «processus subjectif» supprime en dernière analyse la «subjectivation» parce qu'il reconfigure un sujet à travers le langage parlant.

## 5. Orientation ontologique. Le corps comme opérateur ontologique

Le corps propre, étant un corps perceptif, est constitutivement ouvert au monde<sup>61</sup>. Le monde n'est pas une donnée positive qui attend d'être saisie pour ce qui est. Le moi se fait dans les configurations toujours partielles qui germent de sa propre intentionnalité sensorielle, loin d'être fait à partir d'un ensemble de dispositions intellectuelles déjà posées et fonctionnelles à la capture de la chose qu'il pense. Plutôt qu'un point de départ, le sujet incarné est un «mouvement d'existence»<sup>62</sup>. Il ne lie pas les données expérientielles «sous la domination d'un

---

61 En ce qui concerne l'ontologie de Merleau-Ponty, voir R. Barbaras, *De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Millon, Grenoble 1991.

62 M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Éditions Gallimard, Paris 1945, p. 171.

“je pense”», mais les oriente «vers l’unité intersensorielle d’un “monde”»<sup>63</sup>. Le monde est donc un passage interminable de configurations<sup>64</sup>, car un corps, envers inéluctable de sa révélation, est la correspondance simultanée d’un maximum d’organisation et d’un maximum d’aléatoire. Un corps est l’imposition d’un ordre déterminé par sa propre condition (maximum d’organisation) et son action est prélogique et antéprédicative (maximum d’aléatoire). Les analyses phénoménologiques sans égal de Merleau-Ponty sur la perception, c’est bien connu, vont toutes dans le sens d’un traitement de cet étant pré-humain (le corps) qui néanmoins intentionne et produit des plis ontologiques. C’est un étant qui voit et qui bouge et, en voyant et en bougeant, privilégie une figure sur le contraste indifférencié d’un fond: «le schéma corporel est finalement une manière d’exprimer que mon corps est au monde»<sup>65</sup>. Ou encore, c’est la même chose, c’est une façon de dire que la perception qui le sature est déjà une opération préconsciente de stylisation de l’être: «toute perception, et toute action qui la suppose, bref tout usage de notre corps est déjà *expression primordiale*»<sup>66</sup>. La dévotion de Merleau-Ponty pour Cézanne, par exemple, doit être comprise comme une fidélité à un acte de création qui rend visible ce qui «reste enfermé dans la vie séparée de chaque conscience: la vibration des apparences qui est le berceau des choses»<sup>67</sup>. Dans leur agrégation spécifique, les couleurs, les lignes et les mouvements – loin de reproduire les attributs positifs d’un objet supposé être là, en attente d’être représenté selon une échelle qui mesurerait la duplication exacte plutôt que le caprice de l’auteur – font surgir la chose vue en suivant le mouvement même d’une perception qui révèle des dispositions de l’objets jusqu’alors invisibles: «l’œil est *ce qui* a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par les traces de la main»<sup>68</sup>. La

63 *Ivi*, p. 172.

64 Sur ce dynamisme ontologique, voir L. Vanzago, *La negatività naturale. Riflessioni sull’ontologia della carne nella filosofia di Merleau-Ponty*, «Philosophy Kitchen», 4, 2016, pp. 47-54.

65 M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, cit., p. 130.

66 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 110.

67 M. Merleau-Ponty, *Le doute de Cézanne*, in *Sens et non-sens*, Éditions Gallimard, Paris 1996 [1948], p. 23.

68 M. Merleau-Ponty, *L’Œil et l’Esprit*, Éditions Gallimard, Paris 1964, p. 26.

peinture est une fonction ontologique car, par ses significations silencieuses, c'est-à-dire par l'éveil de potentialités dormantes dans chaque conscience, elle représente le moyen «d'assister du dedans à la fission de l'Être»<sup>69</sup>. Cela impose à Merleau-Ponty la même vénération pour la parole littéraire («le langage dans la plupart des cas ne procède pas autrement que la peinture»<sup>70</sup>). La perception qui stylise contient comme une de ses possibilités sa propre sublimation en gesticulation parlante, l'opération de la parole est «une reprise, une reconquête de la thèse du monde, analogue dans son ordre à la perception et différente d'elle»<sup>71</sup>. Elle célèbre, comme la peinture, la même énigme de l'invisibilité, mais le fait plus profondément. Elle ne se contente pas d'enregistrer sur la toile une configuration perçue, mais la pose comme essentielle à un sujet pensant.

Le point décisif ici est de comprendre comment la révélation d'une configuration du monde par la parole parlante est possible précisément parce que les deux partagent la même structure. En supprimant la positivité d'un monde déjà donné, la position du fond et de la figure, c'est-à-dire la configuration, implique que le monde ne peut être dit que par une parole qui signifie différentiellement. Le monde comme ouverture présuppose, pour être dit, la nécessité de la suppression du langage comme nomenclature. Langage et monde partagent un statut différentiel; à partir de la fonction du corps, ce partage fait de la puissance sémantique une puissance ontologique. La littérature, il est vrai, «ne procède pas autrement que la peinture» (dans la référence commune à l'existence incarnée). Mais elle s'en distingue aussi: si la première est un donner à voir la configuration déjà vue («révèle le fond de nature inhumaine sur lequel l'homme s'installe»<sup>72</sup>), la parole littéraire est une véritable mise en conscience de la configuration perçue car celle-ci est transloquée dans l'ordre d'un sujet transformé (et de sa pensée) par ses propres significations: «la dénomination des objets ne vient pas après la reconnaissance, elle est la reconnaissance même [...]. L'objet n'est connu que lorsqu'il est nommé, le nom est l'essence de l'objet et

---

69 *Ivi*, p. 81.

70 M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, cit., p. 124.

71 *Ivi*, p. 173.

72 M. Merleau-Ponty, *Le doute de Cézanne*, cit., p. 22.

réside en lui au même titre que sa couleur et que sa forme»<sup>73</sup>. Dans l'appartenance commune à la nature incarnée, la peinture reste «en deçà de l'humanité constituée»<sup>74</sup>, la littérature, issue de la même inhumanité pré-individuelle, vise à la refaire après sa destruction (thèse 4) et de son monde déjà signifié.

### 5.1. *Les évidences qui me font sont les mêmes évidences qui font le monde*

Examinons attentivement cette déclaration de Pêcheux: «a traverse l'“habitude” et l'“usage”, c'est donc l'idéologie qui désigne à la fois *ce qui est* et *ce qui doit être*, avec parfois des “écarts” linguistiquement marqués entre le constat et la norme»<sup>75</sup>. Les formations discursives, en tant que désignations idéologiques de ce qui est et de ce qui doit être, font de toute chose un être normé. L'ontologie discursive notifie qu'une formation discursive ne concerne pas seulement «mon» identité et «mes» significations mais, à travers elles, concerne aussi le «quo» de ce qui m'entoure. L'évidence ontologique qui m'entoure est la même que l'évidence sémantique de «mon» discours. Je suis un sujet, et en tant que sujet parlant, ma signification est la manière dont je vise mon monde (ou encore: les choses qui m'entourent sont visées par moi à partir des significations que je trouve disponibles pour moi et que je reproduis avec mes actes d'énonciation). Étant donné une formation discursive, ses ancrages sémantiques sont constitutifs du système d'évidences ontologiques qui se réfèrent à cette formation. Le signifiant discursif commande, c'est-à-dire que l'être est produit dans le discours qui m'interpelle en tant que sujet parlant.

Sur ce point, une observation. Le paragraphe consacré à la subjectivation pêcheutienne, comme on l'a vu, se concluait par l'affirmation que l'interpellation produit un sujet «*de sorte qu'il en résulte comme “cause de soi”, au sens spinoziste de l'expression*»<sup>76</sup>. Il est évident que «je suis moi-même» et ce que cette évidence cache «c'est le fait que le sujet est depuis toujours “un individu interpellé en

73 M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, cit., p. 217.

74 M. Merleau-Ponty, *Le doute de Cézanne*, cit., p. 22.

75 M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, cit., p. 143.

76 *Ivi*, p. 141.

sujet”»<sup>77</sup>. Pour des raisons de clarté, j’appelle le plan vertical de l’interpellation discursive le «plan réel»; le plan horizontal (effet du premier plan), dans lequel le sujet interpellé se comprend comme le centre de ses propres énoncés et significations, peut être appelé le «plan imaginaire». Il s’ensuit que si, comme nous venons de le voir, les évidences sémantiques de «mon» discours sont les mêmes évidences ontologiques qui constituent le monde sur lequel je me place, alors le monde que la spontanéité de mon expérience me fait vivre est un monde que je place comme déjà donné – dans le «plan imaginaire» où j’ai toujours été positionné – mais qui est déjà impérativement constitué – dans le «plan réel» que je ne peux pas saisir parce que l’interpellation, en produisant un tissu d’évidences subjectives et donc ontologiques, cache le fait même d’être une interpellation.

### *5.2. Deux thèses sur le corps comme opérateur non discursif et sur l’être de la puissance comme dévoilement de l’inconsistance imaginaire*

Bien que les deux positions partagent la thèse selon laquelle la chose, comme le sujet, est dans l’ordre des effets, il est nécessaire de maintenir leur séparation: d’une part, l’être se donne comme production discursive d’un type imaginaire qui s’origine à travers une interpellation subjectivante; d’autre part, l’être se donne comme puissance configurante qui s’origine dans le corps incarné. Il s’ensuit que:

*Thèse 5*: le corps est l’opérateur de la puissance, et s’il est vrai que la puissance n’est pas la production (thèse 1), alors le corps est, au moins *de jure*, ce qui échappe à la maîtrise du discours. Cela ne contredit pas que, *de facto*, il puisse être objectivé, soigné, sexué, formé et puni par des dispositifs épistémiques, discursifs et institutionnels. Cependant, il faut s’en tenir aux enjeux programmatiques de Merleau-Ponty selon lesquels un corps incarné, en tant que corps perceptif inhumain, se situe en deçà du traitement discursif<sup>78</sup>. Nous dirions donc que le corps comme puissance reste un corps (esthétique)

---

<sup>77</sup> *Ivi*, p. 139.

<sup>78</sup> Sur le rapport théorique entre Merleau-Ponty et Foucault, voir N. Crossley, *The politics of Subjectivity: Between Foucault and Merleau-Ponty*, Avebury, Aldershot 1994.

intraitable qui, au moins *de jure*, se situe en excès par rapport au corps de production comme corps (idéologiquement) traité. L'opération littéraire est, précisément, le symptôme spécifique de cet excès. Le travail esthétique sur le mot ne saurait donc être subordonné, précisément en tant que travail esthétique, au traitement analytique du discours.

Cette distinction entre le «plan imaginaire» et le «plan réel» conduit à une dernière thèse. Le sujet interpellé et le monde sur lequel il prend position sont constitués par les mêmes significations (les évidences qui produisent le premier sont les mêmes que celles qui font le second). Qu'ils résultent comme causes imaginaires de soi fait en sorte que le dire subjectif dit le monde, mais ne peut pas dire son rapport au monde<sup>79</sup>. Autrement dit, si poser une cause de soi, c'est-à-dire se référer au plan imaginaire, c'est poser le sujet comme origine du sujet et le monde comme origine du monde, alors le dire discursif du sujet ne peut pas dire la manière de son dire (tout comme, par exemple, l'œil ne peut pas se voir lui-même). L'ontologie de Merleau-Ponty, en ce sens, semble jouer une fonction centrale:

*Thèse 6:* la notion d'être est une notion divisée: l'être comme puissance (esthétique) et l'être comme production (discursif). Situé dans une formation discursive, le sujet interpellé dit le monde à travers un tissu d'évidences sémantiques qui, en tant qu'évidences imaginaires, sont un facteur d'interdiction de la saisie du plan réel (de l'interpellation). Dans la mesure où l'être comme puissance exprime une interminable galerie de configurations à cause de l'interminable travail perceptif, il montre, à travers l'acte de parole qui l'exprime, le fait que l'être comme production est, précisément, une production. Si le rapport au monde ne peut être dit à l'intérieur du discours, les configurations ontologiques révélées par la parole littéraire ont pour effet, par leur même effectuation, de dévoiler la consistance purement imaginaire de l'être dans le discours, c'est-à-dire son inconsistance. De même que le

---

<sup>79</sup> La distinction entre «dire le monde» et «ne pas dire le rapport au monde» est développée par E. Melandri, *I generi letterari e la loro origine*, Quodlibet, Macerata 2014. La sixième thèse est une tentative possible de développer cette distinction.

sujet du «processus subjectif» démonte celui de la «subjectivation» pour le reconfigurer avec des significations absentes sur le plan de la production (thèse 4), l'être comme puissance, en se différenciant de l'être comme production, amorce un monde inconnu sur un monde déjà sémantiquement constitué.

### *5.3. En guise de conclusion*

La série de thèses développées dans cette étude, de manière certes partielle, fait de l'analyse du discours un cadre philosophiquement indispensable et suggère en même temps quelques points de fuite. Ce type de recherche doit, à mon avis, se structurer autour d'un certain nombre de points qui sont des hypothèses de travail: a) spécifier le discours de Merleau-Ponty en développant une taxonomie des formes expressives qui fait du corps leur opérateur invariant, et étudier la spécificité des relations entretenues par cet opérateur avec ces formes; b) identifier les types de formes linguistiques non discursives, dont la forme littéraire, selon Merleau-Ponty, ne représente qu'un cas, et étudier leurs relations avec le discours<sup>80</sup>; c) identifier les opérateurs spécifiques de ces formes non discursives, dont celle du corps ne représente qu'un cas.

---

80 Dans cette étude, par exemple, j'ai soutenu que la puissance a des effets spécifiques sur le sujet du discours et sur son monde. Il reste à comprendre selon quels modes d'existence les formes linguistiques non discursives sont posées, et quel est leur impact sur le sujet et sur le monde en tant qu'invariants du discours.

